31ème Salon de la revue
15 au 17 octobre 2021

Table ronde dimanche 17 octobre (12-13h.) en salle Jacques Bouveresse
Sous la conduite de Guy Samama

En amont, et de surplomb, je souhaiterais inscrire ces réflexions sur *Le Toucher*, objet de cette revue-livre, dans un cadre et un contexte plus généraux.
L'hypothèse d'où je partirai est qu'il existe peut-être des raisons philosophiques, autres que conjoncturelles, liées à la pandémie (la plupart des publications récentes établissent ce lien), pour s'intéresser à ce sens du toucher. Disons-le net : la raison principale en est, après des décennies d'abstraction, un retour au sensible, et même à l'infra-sensible.
Evoquons rapidement, d'un point de vue historique, un mouvement général d'idées.
Le XVIIIe siècle fut le siècle des Lumières, c'est-à-dire de la Raison couplée avec les progrès des sciences et des techniques, mais non toujours corrélée avec celui des mœurs et de la morale (relire Rousseau). L'on a longtemps cru que la vue était le sens le plus pur car à distance et sans contact avec son objet (ce "sans contact" est utilisé curieusement aujourd'hui dans un tout autre sens, celui du paiement de transactions par carte bancaire !). Sens philosophique par excellence donc. Le chevalier Louis de Jaucourt, troisième Homme de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, (1704-1780) pour y avoir beaucoup écrit, et collaborateur discret, continuait à attacher la première place à la vue dans la hiérarchie des sens.
Or, premier paradoxe : et si le siècle des Lumières n'était pas celui de la vue, mais du toucher ? la philosophe Marion Chottin parle même d'un changement de paradigme (cf. résumé dans le programme du Salon). Le Chevalier pourtant dans son article de l'*Encyclopédie* sur Le Toucher définit le tact comme le plus sûr de tous les sens, rectifiant tous les autres et se portant à leur secours. L'on découvre que la vue ne donne presque rien à voir, que le toucher, sens vicariant, lui servirait de "béquille", remplaçant en quelque sorte le dispositif divin de l'institution de nature, réfutation de l'opinion commune illusoire que les personnes aveugles n'ont aucune notion de l'espace. En témoigne une philosophe aveugle, Anaïs Choulet-Vallet.
Le XIXe siècle fut celui de "l'ingénieur" au sens d'Auguste Comte (lire Georges Canguilhem), celui d'une révolution industrielle et technique, de l'invention en 1869 par James Watt de la machine à vapeur, d'outils prolongeant la main de l'homme pour transformer la nature (se souvenir, après Aristote la définissant comme l'intelligence de l'homme, des Éloges de la main prononcés d'un côté par Paul Valéry parlant des chirurgiens, de l'autre par Henri Focillon). De nombreuses autres inventions apparaissent alors.
Faisons un bond en avant : dans les années 1960, le structuralisme et les sciences humaines, après une crise de la Raison, posaient une question centrale : comment passer du sensible à l'intelligible ? C'est celle de La pensée sauvage (1962) de Claude Lévi-Strauss.
Mais auparavant, dans les années 1930, la phénoménologie avec son mot d'ordre "retour aux choses mêmes", essentiellement dirigé contre la métaphysique, invitait à regarder le monde comme il était donné à la conscience. Le livre *Krisis* de son fondateur Husserl (livre traduit par Paul Ricœur) montrait que la crise européenne des années 1930 était au premier chef une crise de la rationalité. Husserl voulait refonder la philosophie comme science rigoureuse et universelle. Ce fut une nouvelle révolution. De nombreux philosophes, non des moindres, se sont engouffrés dans la brèche : Sartre, Merleau-

Ponty, Michel Henry même. L'on allait pouvoir rendre le monde *sensible*, et aussi bien soi-même avec un "toucher intérieur », le mettre pour ainsi dire *à portée de main.* L'on allait pouvoir s'intéresser à un verre d'eau, une tasse de café, une racine de marronniers, aux murs de sa chambre. L'on se sentait libéré des catégories enfermant la Raison.
Or, voici qu'aujourd'hui, et contre toute attente (l'ARN messager), un prix Nobel de physiologie et de médecine vient récompenser un Américain David Julius et un Libano-Américain Ardem Patapoutian pour leur découverte des capteurs sensoriels, récepteurs de température et de pression. Ils dévoilent l'un des secrets de la nature, c'est-à-dire les mécanismes qui permettent, parfois sans que nous en soyons conscients, de percevoir la température et d'être doués du sens du toucher. L'équipe découvre qu'il existe 2 types de mécanorécepteurs : PIEZO 2, principalement porté par les neurones sensoriels, où il assure la base moléculaire de la sensation du toucher et de la perception de notre corps dans l'espace, PIEZO 1, présent à la surface de nombre de cellules : globules rouges, fibroblastes, cellules des muscles, des os, de la paroi des vaisseaux sanguins ou lymphatiques. Lire l'article ci-joint du Monde « science et médecine » en date du mercredi 6 octobre.
Voilà une petite histoire du toucher. Mais nous l'avons inventée, peut-être rien ne s'est-il produit ainsi.
Venons-en à une courte présentation des participants à cette table ronde. Rappelons que le propos général de cette revue sur Le Toucher est de faire comprendre que, de tous nos sens, il est celui qui nous accompagne du début de la vie jusqu'aux derniers instants lorsque le langage et même la voix viennent à faire défaut. Commençons par le témoignage bouleversant, d'autant plus qu'il n'a rien de théorique *a fortiori* rien de philosophique car il repose sur une expérience vécue par une femme médecin alors jeune cheffe de service en gériatrie à l'APHP. Toucher, caresser, masser en douceur, prendre la main d'une personne âgée fait partie des gestes habituels. La voici dans les années quatre-vingt face à mademoiselle L., vieille dame malade blottie au fond de son lit. Sa main vient de se poser sur l'avant-bras de cette dame. Tout à coup, elle entend comme un cri : « Ne me touchez pas ! » Désarçonnée, comme anéantie, elle s'interroge, cherche à comprendre : aurait-elle manqué de tact, ce "toucher sans toucher" comme l'appelle Éric Fiat ? Il est difficile de garder la juste distance surtout au moment où l'on cherche à l'abolir en s'approchant. C'est aussi ce que raconte un beau livre de Michel Geoffroy *La patience et l'inquiétude*[1] : prendre soin de l'autre implique recul, patience, prudence pour laisser advenir le temps de cet autre, et inquiétude, c'est-à-dire non-quiétude, vigilance afin de se rendre disponible.
Or, voici que Michèle Piazza d'Olmo entend cette femme mourant murmurer, dans un dernier souffle : « Maman ! ».
Jean-Christophe Attias est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale à la Section des Sciences religieuses de l'École pratique des hautes Études ; Il est l'auteur parmi d'autres de *Moïse fragile*, prix Goncourt 2015 de la biographie, d'*Un juif de mauvaise foi*, de *Les juifs et la Bible*. Il rappelle un récit de la Bible où Dieu se manifeste en se cachant à la vue et à l'ouïe, mais non au toucher. L'erreur d'Isaac a été de ne pas être allé au bout de la palpation, de ne pas toucher le visage de son fils. « L'eût-il fait qu'il l'eût reconnu. Les aveugles savent cela » Toucher Dieu ! Car le divin ne se voit pas, il n'entend pas. La vue n'est rien, non plus que l'ouïe. Il y a les visages et les mains, des corps entiers qui

[1] Michel Geoffroy, *La patience et l'inquiétude, L'exemple du soin*, éd. Connaissances et savoirs, 2016.

s'opposent, le corps de l'homme et celui de Dieu. Le toucher est premier, et total, comme il sera dernier : au jour de la défaite et de la mort.
Marie Balmary est psychanalyste. Elle fait bénéficier de son savoir analytique sa profonde connaissance de la Bible, en relisant, repérant et dénonçant tantôt des erreurs de traduction tantôt de mauvaises interprétations. Ses publications sont nombreuses, notamment *La divine origine*, *Le Sacrifice interdit*, *Le moine et la psychanalyste*, *L'Homme aux statues*. Elle rappelle un *Noli me tangere* dans l'épisode de Jean, où Jésus est touché par l'injonction de Marie-Madeleine. C'est mal traduit par « Ne me touche pas ! » ; une traduction plus exacte serait : « Ne me retiens pas ; ne m'attache pas ... tu t'attacheras toi-même ».
Jean-Daniel Lalau est médecin, professeur de nutrition au CHU d'Amiens, docteur en sciences et en philosophie, responsable du réseau picard de prévention et d'éducation du patient. Il s'est longtemps attaché aux personnes anorexiques et boulimiques, y compris par la pratique artistique (expositions de patients organisées dans son service). Il déplore la fin de la médecine clinique. Or, qu'est-ce que la clinique ? c'est se rendre au chevet d'un malade, auprès d'un corps réel et non virtuel, en lui prodiguant les gestes habituels (palpation, auscultation, prise de tension, etc.) ; Tous impliquent un contact, excluant toute médiation par une machinerie de plus en plus sophistiquée.
Enfin, Catherine Dolto, fille de Françoise, est haptonome, présidente du CIRHFV. Elle dénonce une erreur fréquemment commise : les premiers liens entre la mère et son nouveau-né ne pouvant se réaliser par le langage articulé, l'on croit que c'est par le toucher sous différentes modalités qu'ils s'établissent : bercement, caresses, etc . Or, en réalité, c'est non un contact, mais une véritable relation entre la mère et son enfant. Toute relation est réciproque. Cet échange réciproque exclut une passivité.

Guy Samama
7 octobre 2021.